jeune homme au physique comme au moral. Malgré son apparence toujours frêle et chétive, il supportait à merveille la fatigue et les privations. Il est vrai que le pauvre diable avait vécu jusque-là dans une telle misère, que le lit le plus dur et la plus maigre pitance lui paraissaient suffisants. Bien qu'âge de dix-sept ans, et n'en paraissant que quinze tout au plus, il avait une intelligence fort au-dessus de son âge, à laquelle se joignait, dans les circonstances critiques, tout l'aplomb vif et railleur du gamain de Paris.

Gouailleur et rageur de sa nature, il tenait tête à tous les autres domestiques. Il ne baissait pavillon ni devant Hercule Caritaud, ni même devant James Kanstich, le domestique de M. Overnon, quoique ce dernier lui eût administré deux ou trois leçons de boxe des mieux conditionnées.

Du moment d'ailleurs qu'il s'agissait de Valentin, l'univers entier disparaissait au yeux de Furetal. Au besoin, il aurait brûlé la caravane pour faire cuire une côtelette à son maître.

Aussitôt que le Hottentot eut achevé son récit, Joseph entra dans le chariot. Il s'arma de son revolver, et d'un couteau de chasse, et s'en alla trouver le guide, qui déjeunait à l'abri du chariot de M. Morany.

Ben-Mossul, qui était loin de se douter des intentions du petit Français, qu'il regardait d'ailleurs comme un enfant, le laissa approcher sans défiance.

—Tu as empoisonné mon maître.

—Ce n'est pas vrai, s'écria le métis, qui ne put réprimer un tressaillement.

—Tu as empoisonné mon maître avec une infusion de fleurs jaunes que tu as préparée cette nuit.

—Non.

—Lève-toi, et marche devant moi.

—Où veux-tu que j'aille ?

—Au chariot de mon maître.

—Je n'irai pas.

—Alors, je vais te tuer comme un chien.

Il n'y avait pas à se méprendre à la voix et au regard de Joseph. Il était parfaitement décidé à exécuter sa menace. Tout en continuant ses protestations et ses récriminations, Ben-Mossul se leva et se dirigea vers le chariot.

—Laisse ton couteau tranquille, ou je tire, lui cria Joseph, qui le vit porter furtivement la main au couteau qu'il cachait dans les plis de son *kaross*.

L'autre obéit.

Lorsque tous deux furent arrivés au chariot de Mazeran, Joseph montra au métis la figure altérée de Valentin.

—Peux-tu guérir mon maître ? lui demanda-t-il.

Non, répondit Ben-Mossul, c'est la fièvre.

—Tu mens ! c'est ceci, répliqua Furetal, en lui montrant l'infusion.

—Je ne sais pas ce que c'est.

—Tu mens ! Tu es venu furtivement cette nuit mettre cette infusion à la place de la tisane qu'avait préparée Mme Bartelle, dit Joseph, qui ne parlait ainsi que par conjecture, mais avait à peu près deviné la vérité.

—Non.

—Alors, tu vas boire ceci.

—Non certainement.

—Pourquoi ?

—Je ne suis pas malade.

Ou c'est de la tisane, et ça ne te fera pas de mal ; ou c'est du poison, et alors c'est toi qui l'a versé. Bois ou je tire.

Après un moment d'indécision, le métis haussa les épaules, souriant, prit le vase et en avala le contenu tout entier, à la grande stupéfaction de Joseph qui resta tout interdit de cette tranquillité.

—Et maintenant vous voilà rassuré, dit le métis en regardant Joseph de cet air surnoisement narquois particulier aux sauvages, Ben-Mossul peut aller à sa besogne.

Il s'éloigna d'un pas calme et assuré, sans daigner se retourner pour jouir de la surprise de son ennemi.

XXIX.

La fin de cette petite scène avait eu pour témoin impassible (impassible du moins en apparence) M. Alexandre Morany. Au moment où il avait vu arriver le métis suivi de Joseph, qui le menaçait de son revolver, M. Morany avait échangé un regard avec Ben-Mossul en portant la main à la poche de sa veste, dans laquelle il cachait toujours un petit revolver.

Un coup d'œil de Ben-Mossul lui avait fait comprendre qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. Il paraît néanmoins que M. Morany n'était pas parfaitement convaincu que l'infusion fût inoffensive, car il ne put réprimer un geste de surprise quand il vit le guide avaler sans sourciller la boisson que lui présentait Furetal.

—Ah ! ça ! Joseph, êtes-vous fou ? dit d'une voix sévère M. Morany, qui se montra quand le métis se fut retiré. Tuer notre guide et sur des soupçons dont vous voyez maintenant l'injustice ! Ce n'est ni à un domestique ni à un enfant comme vous qu'il appartient de commander ici. Pour cette fois, je vous pardonne ; mais que jamais pareille folie ne se renouvelle. Elle vous coûterait cher.

Joseph s'inclina sans répondre, et M. Morany s'éloigna. Au même instant Bertrand, qui se tenait caché dans le fond du chariot, s'approcha de Furetal,

—Tu as bien agi tout de même, mon garçon, dit-il au jeune homme qui restait tout déconcerté. Il y a quelque secret entre ces deux hommes-là, j'en suis sûr maintenant. J'ai vu le regard qu'ils ont échangé. Puis M. Morany a eu l'air trop surpris quand Ben-Mossul a bu ce que tu lui présentais.

—Si c'était du poison, il ne l'aurait pas avalé comme cela, murmura Joseph.

—A moins qu'il n'ait du contre-poison, dit Bertrand, frappé d'une idée.

—Tu as raison ! s'écria Joseph. C'est peut-être pour cela qu'il s'en est allé si vite. Reste avec M. Mazeran.

—Où vas-tu ?

—Tu le sauras plus tard. Prends toujours les pistolets.

Joseph monta dans le chariot, dont le timon était tourné vers l'intérieur du cercle formé par les wagons et les bagages, et sortit par l'arrière en sautant lestement sur le sol. Il se mit ensuite à plat ventre et commença à ramper comme un vrai sauvage.

De temps en temps il levait la tête avec précaution pour voir s'il n'apercevait pas Ben-Mossul. A la fin, il reconnut ce dernier qui parlait avec vivacité à Sherazie, le khansamah de M. Morany.

Sherazie semblait refuser quelque chose que le métis demandait avec instance. Enfin le guide courut à M. Morany, auquel il adressa précipitamment quelques mots, et qui lui répondit aussitôt par un geste affirmatif adressé au guide d'abord et ensuite à Sherazie.

Ce dernier s'inclina en signe d'obéissance, prit une clef dans sa ceinture et entra dans le chariot de son maître. Il en sortit quelques minutes après avec une bouteille et un verre, qu'il remit à Ben-